

*RECIT DE VOYAGE***L'ILE DU MERIDIEN ZERO***Jean-Michel WISSMER, écrivain, Genève*

J'avais longtemps évité les Canaries qu'on disait envahies par les touristes nordiques affamés de soleil et terriblement *urbanisées* à la mode espagnole.

Finalement, je m'étais tout de même décidé à leur rendre visite pour voir de mes propres yeux et ne pas mourir idiot. La Grande Canarie, Tenerife, Lanzarote, Fuerteventura, La Gomera, La Palma, le compte y était presque. J'avais eu de très agréables surprises. Comme toujours, lorsque l'on veut bien s'éloigner – souvent de quelques kilomètres à peine – des barrières d'hôtels, on découvre, juste derrière, des paysages souvent vierges et, dans le cas des Canaries, des canyons dignes du Far West (à la Grande Canarie), des paysages lunaires semés de vignes (à Lanzarote) ou des cultures en terrasses plantées de palmiers qui donnent à La Gomera un air de Maroc sur mer.

Le tour de La Palma – une île moins courue que j'avais gardée en réserve – s'achevait. Le chauffeur du taxi que j'avais loué pour la journée me montra une forme noire enveloppée de brume qui surgissait du bleu de l'océan : « C'est El Hierro ; là-bas, il n'y a rien ». Ces paroles sibyllines et presque définitives auraient pu décider à jamais du sort de cette île canarienne, la plus petite, la plus éloignée des côtes africaines, la plus pauvre, la moins touristique, la moins développée, bref, celle où il n'y a « rien ». Ce n'est peut-être pas un hasard si justement je ne la connaissais pas encore : à quoi bon aller là où il n'y a « rien » ?

La Palma n'avait pas tenu ses promesses ; j'attendais plus de la « *Isla bonita* », mais encore une fois, malgré de beaux paysages, le béton y avait aussi fait quelques ravages, et l'île était colonisée par des Allemands qui se barricadaient dans de petites maisons éparpillées sur

tout son territoire. « Ils viennent même avec des kilos de boîtes de conserve pour ne rien dépenser ici », se plaignait mon chauffeur sans cacher son mépris. L'île était si petite qu'il ne conduisait pas à plus de 30 km à l'heure pour faire durer le plus longtemps possible le tour des principales curiosités. L'arrêt au mirador avec vue sur l'océan et El Hierro, littéralement « le Fer » en espagnol, se prolongea au moins quinze minutes. Je regardai fixement ce rocher planté dans la mer et je devinai de gigantesques falaises ourlées de l'écume de puissantes vagues.

Finalement, ce « rien » me semblait très romantique et très attirant ; c'était décidé, mon prochain voyage canarien passerait par « l'île de Fer ».

L'avionnette s'était balancée comme une feuille entre les bourrasques de vent avant d'amorcer une descente saccadée en direction de l'île. L'image d'un bloc de granit surgi des eaux se confirma et j'aperçus du minuscule hublot tout rayé de l'appareil quelques maisons agrippées sur un sol de lave battu par les vagues. J'avais atterri sur l'île où il n'y a rien. Quelques familles attendaient leurs proches. Je louai une voiture, presque étonné de trouver des services modernes dans ce bout du monde.

La nuit était tombée et je ne vis pas grand-chose de l'île. Depuis l'aéroport, la route avait grimpé sur la montagne où s'accrochait Valverde, une capitale endormie (un comble en Espagne !), avant de redescendre en multiples lacets au milieu d'une végétation abondante d'arbres mousseux qui, éclairés par les phares de ma voiture, prenaient des allures fantomatiques.

J'avais atteint l'autre versant de l'île et me dirigeai vers la côte. Bientôt, la route s'arrêta. Une lanterne de marin rouillée par la mer était fixée à un poteau sur lequel on pouvait lire : « Hôtel Punta Grande ». Je regardai autour de moi mais – on m'avait prévenu – il n'y avait rien.

D'un côté, la falaise, de l'autre, l'océan. Entre des rochers sculptés par les vents et le sel, une sorte de digue s'avancait. Ayant pris ma valise, je m'aventurai sur l'étroite passerelle de pierre volcanique. Tout au bout, je distinguai enfin une maison noire en forme de bateau, un bateau qui aurait échoué ici, au milieu des vagues, au milieu de nulle part (*figure 1*).

« Buona sera ! », me dit une voix qui surgit de la nuit et me fit sursauter. J'étais étonné d'entendre parler italien aux confins du monde hispanique de l'Europe. Noemi était la directrice de l'hôtel « le plus petit du monde ». Elle n'était pas peu fière de cette distinction du livre *Guinness* des records qu'elle avait suspendue au mur près du bar. Elle m'offrit un verre de vin blanc de Frontera, une petite localité toute proche, et m'indiqua ma chambre (l'une des quatre de cet hôtel minuscule).



Fig.1. Hôtel Punta Grande, Las Puntas, El Hierro (*photo de l'auteur*).

A l'origine, l'hôtel Punta Grande était une douane pour les bateaux qui franchissaient un peu plus loin, au phare de Orchilla, le méridien zéro. Rien moins qu'un calcul de Ptolémée ratifié quinze siècles plus tard par les savants de Louis XIII, en 1634 exactement. En 1724, le géographe français Louis Feuillée visita l'île pour mieux fixer encore le fameux méridien. Et puis, en 1884, une conférence internationale à Washington changea le sort du méridien zéro qui quitta définitivement El Hierro pour Greenwich (*figure 2*).



Fig. 2 : L'île de El Hierro coupée par la ligne du Méridien 0.
Carte de D. Antonio Riviere, 1742.
(source : Juan Tous Melia, « El Hierro a través de la cartografía (1588-1899) », Site du Proyecto Humboldt, Biblioteca digital de libre acceso).

Une histoire pour nostalgiques. Et un slogan touristique : « L'île du Méridien ». Ce qui est mérité pour avoir vu passer une si illustre ligne, même imaginaire, pendant plus de 1700 ans.

Des vagues gigantesques viennent s'écraser juste sous les fenêtres ; on aurait dit qu'on les avait mesurées au millimètre pour qu'elles n'entrent pas vous chatouiller les pieds, qu'on les avait bien éduquées pour ne pas faire de dégâts et ne pas déranger les rares touristes qui s'aventuraient jusque-là.

Je m'endormis avec difficulté, on ne peut pas vraiment dire « bercé par le bruit des vagues » mais plutôt agité par leur fracas. On se demandait quand un rouleau moins obéissant viendrait taper à la porte pour vous emporter. Un hôtel-navire qui ne demandait qu'à détacher ses amarres.

Le lendemain matin, les éléments s'étaient un peu calmés et je pris un petit-déjeuner au son d'une musique new age irlandaise très appropriée. Car on aurait pu dire que El Hierro ressemblait un peu à une Irlande transportée au large des côtes africaines.

Parti en reconnaissance autour de l'hôtel, je découvris non loin les Rochers de Salmor, deux énormes sentinelles battues par les flots et qui semblent garder ce passage pour intrépides décidés à découvrir un autre monde, le Nouveau Monde. Car en face, c'est l'océan à perte de vue, l'Amérique. Pour Colomb et ses hommes, El Hierro, « L'île de Fer » (peut-être à cause de sa forme en fer à cheval), signifiait la fin des terres connues et, par là même, la référence incontournable – et réconfortante – pour calculer leur position.

Ces rochers abritaient autrefois une espèce unique de lézards géants. Voilà qu'il y avait même des relents de Galapagos.

« Il y a des lézards grands comme des chats mais pas du tout dangereux, et qui sont fort laids à voir », affirme un chroniqueur du XV^e siècle. Mais un autre prétend qu'ils sont très colériques et mordent le museau des chiens qui s'en approchent.

On aurait presque envie d'aller vérifier qu'aucun de ces monstres ne s'y cache encore. El Hierro est riche de mirages et de légendes. Atlantide, Jardin des Hespérides, îles fortunées de l'immortalité, la mythologie a été généreuse avec les Canaries, et ce ne sont pas les milliers de touristes envahissant ces îles qui voudraient la contredire. Mais il n'y a pas de plages dignes de ce nom à El Hierro (seulement des piscines naturelles), et les nuages s'accrochent souvent aux falaises pour cacher l'astre tant convoité. Mais si vous aimez l'ambiance celtique et les moines navigateurs, vous serez servis.

On prétend que certains soirs, on peut apercevoir une île mystérieuse qui surgit des brumes puis disparaît avec elles. C'est l'île de Saint-Brandon, un moine irlandais, parti un jour, au VI^e siècle, avec dix-sept ou soixante de ses compagnons, selon les versions, à la recherche de l'île des Délices, terre promise des saints. Mais l'île que les moines découvrirent flottait sur l'eau et se mouvait : ils avaient trouvé refuge sur le dos d'une baleine qui les transporta pendant des années d'une île à l'autre, toutes plus extraordinaires, habitées par des moines, des géants et des cyclopes. Mais pas de paradis terrestre en vue. Qu'à cela ne tienne, la légende voulait qu'une île inaccessible, entourée de ténèbres mais où brille une lumière divine, existât bel et bien, et même Christophe Colomb assure l'avoir contemplée. La légende prétend aussi que le saint irlandais découvrit l'Amérique bien avant l'illustre navigateur !

Les premiers habitants de El Hierro, les Bimbaches, étaient de blonds Berbères aux yeux bleus. Pour boire, ils n'avaient qu'à récolter l'eau distillée à travers les branches et les feuilles de l'arbre sacré de Garoé. Chaque midi, un nuage descendait du ciel, entourait l'arbre et lui apportait le précieux breuvage. Pour la viande, il y avait les lézards.

Je me suis rendu sous l'arbre sacré et j'ai attendu. La vue est magnifique : un paysage de collines verdoyantes descendant en cascades vers le bleu profond de l'océan, avec des chèvres et des moutons tenant en équilibre. Parfait pour la méditation. Sous l'arbre, assis sur un muret de pierres, on pense à Bouddha méditant avant l'illumination.

A midi, j'ai attendu le nuage qui est bien venu. Et, en levant la tête, j'ai eu l'impression de recevoir quelques gouttes. Il faut toujours croire aux légendes.

Il y a d'autres belles histoires comme celle de la visite du roi Alphonse XIII, le premier souverain espagnol à mettre les pieds sur l'île du bout du monde (en tout cas le sien) en 1906. Malgré une mer houleuse, le roi se lança dans une barque suivie par une autre où avaient pris place... ses musiciens. Une vague eut raison de ces derniers qui purent finalement être sauvés, mais par leurs instruments ! La barque n'ayant pu aborder jusqu'au rivage, l'illustre monarque dut remonter ses pantalons pour fouler enfin le rivage de l'île.

En prenant de la hauteur (l'île grimpe jusqu'à 1500 mètres d'altitude) je m'offris une séance vertige au mirador de la Peña d'où l'on plonge sur la grande dépression de El Golfo, fond d'un ancien cratère qui rappelle un autre vertige inoubliable, celui de Santorin.

A Frontera, je visitai une église sur une colline dont le clocher séparé se trouve sur une partie plus élevée et ressemble à une pagode. Au village, j'achetai un magazine local qui, en dehors des nouvelles habituelles, publiait des poèmes envoyés par les autochtones.

Extrait.

<i>Vivir aquí es renacer</i>	<i>(Vivre ici c'est comme</i>
<i>[...]</i>	<i>renaître...</i>
<i>Si el mundo fuera un jardín</i>	<i>Si le monde était un jardin</i>
<i>El Hierro fuera una rosa.</i>	<i>El Hierro serait une rose.)</i>

Ecrit la Herreña Margarita Padrón.

Un peuple de bergers et de poètes.

L'air sent le sel, la terre et l'encens. L'île est recouverte de petits arbustes qui embaument (et qui répondent au joli nom latin d'*Artemisia canariensis*). On se croirait dans une église à ciel ouvert.

A El Sabinar, les arbres, des sables, sont couchés par les vents. Leur tronc, leurs branches se sont aplatis, et s'ils pouvaient parler on les entendrait sans doute gémir sous leur écorce craquelée. Tout près se trouve le sanctuaire de la Vierge des Rois à qui l'on fait faire tous les quatre ans et en musique un grand tour de l'île – la *Bajada* – jusqu'à la capitale. C'est une statue qui ressemble à une ravissante poupée andalouse, avec toute une garde-robe qui change selon les occasions. C'était le lieu idéal pour faire un vœu.

Celui de revenir.

L'hôtel de Punta Grande était complet. Pas étonnant pour l'hôtel le plus petit du monde. Pour cette nouvelle visite, j'avais donc trouvé une chambre à celui du Pozo de la Salud qui, comme son nom l'indique, est un lieu de cure.

Les années avaient passé mais El Hierro n'avait pas changé malgré quelques frémissements de modernité surtout perceptibles sur les terrasses de café, un peu plus nombreuses.

Le paysage humain avait aussi évolué. M'étais-je trompé d'archipel ? Ces Canaries avaient tout à coup des couleurs caraïbes. Nouveaux rythmes, nouveaux accents, la huitième île canarienne, comme l'on surnomme le Venezuela, venait d'envahir El Hierro. Une immigration à l'envers. En effet, les Herreños, fuyant la misère de leur île parfaite mais si pauvre, avaient depuis longtemps émigré vers ce pays sud-américain. Beaucoup étaient revenus – plus riches –, ce qui avait donné des idées à tous ceux qui rêvaient, peut-être pas de El Hierro, mais certainement de l'Europe et de son passeport.

Malgré ces changements, les couchers de soleil étaient toujours aussi spectaculaires, les arbres à jamais couchés, les vagues s'en donnaient encore à cœur joie, et l'île continuait à embaumer l'encens. Grande

nouveauté : les lézards étaient de retour! Pas tout à fait les lézards géants d'autrefois, mais tout de même, une espèce particulière, plus grande que celle qui se dore sur les rochers au soleil du Midi, et mesurant jusqu'à 70 centimètres de long, ce qui est déjà tout à fait respectable. On les élevait dans un centre spécial, tout près de Frontera, dans le village restauré de Guinea. On en avait aussi lâché 21 depuis un hélicoptère sur les Rochers de Salmor.

(Le jour où El Hierro se transformera en Jurassic Park, je chercherai peut-être une autre île de rêve...).

Autre nouvelle, mais triste celle-là, le grand artisan local, Nicio, spécialiste des sculptures sur bois, était mort, emporté par une vague. Les vases, les carafes, les bouteilles, les plats, et même les verres, tout était exécuté autrefois en bois à El Hierro, et Nicio continuait cette tradition. Il vendait quelques objets dans une minuscule boutique en forme de couloir. On raconte qu'il était allé pêcher du côté de Las Calcosas où se trouve un incroyable village aux maisons de pierres, et qu'une puissante déferlante ne lui avait laissé aucune chance (*figures 3-4*).

Je m'y étais rendu. Un interminable escalier creusé dans la falaise descend jusqu'à ce village fantôme et les vagues remplissent avec la régularité d'un métronome des piscines naturelles. Là où rien ne les retient, on a l'impression que tout l'océan vient à votre rencontre pour vous offrir un baiser qui pourrait bien être fatal.

El Hierro avait subi trois agressions terribles. L'une s'était réalisée, la deuxième en partie, et la troisième était temporairement suspendue.

La première, c'était un tunnel. « *El Túnel* », même si c'est le titre d'un fameux roman de l'Argentin Ernesto Sabato, n'a rien à voir avec ce dernier, malgré des allures de feuilleton à rebondissements. En effet, le projet avait suscité des années de débats puis de construction, et il venait de voir le jour. Ce tunnel permet de relier en une demi-heure la capitale à Frontera, évitant de passer par la montagne et la longue route qui dégringole depuis la falaise en interminables lacets au milieu des roches couvertes de *sanjoras*, de drôles de plantes qui ressemblent à d'élégants



Fig. 3 et 4. Pozo de Las Calcosas, El Hierro (*photos de l'auteur*).

artichauts. On pouvait craindre le pire : que tout Valverde, cette capitale noyée dans le brouillard, se déverse sur le soleil de Punta Grande, et que les bruits des moteurs de voitures concurrencent bientôt celui des vagues. Il y avait aussi cette blessure béante dans la montagne.

Le mal était fait mais les vagues avaient toujours le dessus.

La deuxième était un projet de parc aquatique juste à côté de l'hôtel le plus petit du monde. Les grues s'étaient installées comme pour provoquer les nuages, et Noemi, qui était furieuse, servait quand même le petit blanc de Frontera et les tapas aux ouvriers et à l'architecte qu'elle regardait d'un mauvais œil. Les travaux étaient achevés : une grande piscine rose à coupole étoilée tout droit sortie de Las Vegas. Heureusement, une sorte de muraille de belles pierres taillées entourait l'édifice et le cachait en bonne partie.

C'était une piscine sans eau. Le projet avait été abandonné.

La troisième agression était carrément militaire : une rampe de lancement pour satellites et une base sur les hauteurs de l'île à Malpaso. Ce nom n'avait pas dû lui porter chance. Toute l'île s'était mobilisée contre ce projet qui aurait sans doute décrété la mort touristique de El Hierro ou sa reconversion en Guam espagnol, ce qui aurait peut-être simplement transformé Frontera en lieu de réjouissances pour *GIs* désœuvrés.

Le projet de *lanzadora* était momentanément suspendu.

Le soir tombait et la brume des hauteurs descendait lentement. On ne distinguait bientôt plus vraiment le royaume du ciel et celui de la mer. L'écume de l'océan semblait chercher son lit dans les nuages. Les derniers rayons du soleil percèrent un instant ce tableau blanc sur fond blanc qu'ils colorèrent de rouge. Je crus alors voir se dessiner un corps, comme un dos de baleine, qui disparut aussitôt avec le soleil. Était-ce mon imagination, était-ce l'île de Saint-Brandon ?

Le lendemain, encore sous le choc de mes visions, un vendeur ambulant de billets de loterie m'en offrit un : « Si tu gagnes, on partage », me dit-il.

Ces choses-là ne doivent arriver qu'à El Hierro.